de ridicules et, en aparté, on n'épargne pas les personnes présentes. Un propos sensé est considéré comme un hors d'œuvre, des réflexions sérieuses passent pour de la pédanterie. Des jeunes gens, qui visent à l'amabilité et aux belles manières, se mêlent à ce parlage frivole et insipide. On perd ainsi des heures entières à prodiguer des paroles indiscrètes, et l'entretien tombe dans une telle monotonie que les hommes les plus solides préfèrent le théâtre, le club et le jeu. N'est-il pas au moins présumable qu'une meilleure éducation des femmes rendrait la conversation plus attrayante et plus innocente, sans en exclure les grâces et l'abandon ?

Les grâces et l'abandon n'étaient pas bannis de cette société, la plus aimable de l'Europe, lorsqu'on enseignait aux héritières des plus nobles familles à faire la besogne de la lingerie, du réfectoire, de la cuisine, du balayage des chambres, du service à table et de l'allumage des lampes. Cet enseignement leur montrait le but de la vie qui est d'être toujours utile ; il les instruisait à ne point mépriser les pauvres ; il les gardait de croire que le travail des mains avilit ceux qui s'y livrent, et qu'il est de bon ton de ne rien faire. Mlle de Vogué excellait à faire la cuisine ; Milles d'Aumont, de Mortemart et de Damas savaient qu'il n'est point humiliant de laver la vaisselle. Il est douteux qu'on le persuade facilement aujourd'hui à Mlle Claire, sortant d'un pensionnat *fashionable*, la fille du gros marchand du coin de la rue.

La négligence de l'éducation des femmes, quelque brillante que soit leur instruction, est un premier mal d'où naissent une foule d'autres. Lorsque l'éducation des femmes est mauvaise, les ménages sont malheureux, les maris infidèles ; les célibataires se multiplient, et l'on voit décroître l'amour du foyer domestique dans lequel il y a comme le résumé de toutes les bénédictions pour la famille et la société.

Quelle n'est pas au point de vue de la famille et au point de vue social, l'importance de l'éducation des femmes. Cette moitié du genre humain est dépositaire, plus que cela, est arbitre du bonheur de l'autre moitié, le sexe qui se dit fort et qui n'est que faible sous l'influence de la femme. La divine providence a placé la femme à côté de l'homme pour qu'elle soit un ami sûr, constant et dévoué ; l'ami le plus sûr, le plus constant et le plus dévoué, qui la préserve du malheur de la solitude. Compagne assidue et fidèle du bonheur et du malheur de son mari, elle sent comme lui, elle sent pour lui, elle est une autre lui-même. S'il est froissé, meurtri dans le monde